

Jardiner en ville

Elisabeth Pasquier

Citer ce document / Cite this document :

Pasquier Elisabeth. Jardiner en ville. In: Les Annales de la recherche urbaine, N°74, 1997. Natures en villes. pp. 103-112;

doi : <https://doi.org/10.3406/aru.1997.3125>

https://www.persee.fr/doc/aru_0180-930x_1997_num_74_1_3125

Fichier pdf généré le 23/04/2018

Resumen

Elizabeth Pasquier Trabajar en su jardín en la ciudad

En las afueras de Nantes existe, en el municipio de Chantenay, un baldío natural hipotecado por una operación viaria que tarda a realizarse. Los habitantes de los alrededores, sobre todo trabajadores inmigrados, lo han recuperado para ellos, dividiéndolo en parcelas de jardín. La autora de esta crónica, una etnóloga convertida en jardinera, relata día a día su integración en la pequeña sociedad local de jardineros precarios. Relato de un rito de iniciación que habla también de la migración, la ayuda mutua y la coexistencia urbana.

Zusammenfassung

Elisabeth Pasquier In der Stadt gärtnern

Auf dem Gelände der Gemeinde Chan-tenay am Stadtrand von Nantes befindet sich ein brachliegendes Grundstück, dessen ursprünglich geplante Nutzung aufgegeben worden ist. Anwohner, hauptsächlich Immigranten, haben es sich in Parzellen aufgeteilt. Als zur Gärtnerin gewordene Ethnologin erzählt die Autorin die Chronik ihrer Integration in den Verband dieser Gelegenheitsgärtner -ein Initiationsritual und zugleich ein Lehrgang in Sachen Migration, gegenseitige Hilfe und urbane Koexistenz.

Abstract

Elizabeth Pasquier Gardening in the city

In the borough of Chantenay on the outskirts of Nantes, there is a natural derelict area tied up by a highway project that keeps getting delayed. Inhabitants from the surrounding area, mostly immigrant workers, have turned it into garden plots. The author of this chronicle, an ethnologist turned gardener, gives a day by day account of her integration into the precarious gardeners' local microcosm. Her account of this rite of passage also tells of migration, mutual aid and urban coexistence.

Résumé

En lisière de Nantes, sur la commune de Chantenay, se trouve une friche naturelle hypothéquée par une opération de voirie qui tarde à se réaliser. Habitants des alentours, travailleurs immigrés principalement, se la sont appropriée en parcelles de jardin. L'auteur de cette chronique, l'ethnologue devenue jardinière, raconte au jour le jour son intégration dans la petite société locale des jardiniers précaires. Récit d'un rite de passage qui parle aussi de la migration, de l'entraide et de la coexistence urbaine.

JARDINER EN VILLE¹

Élisabeth Pasquier²

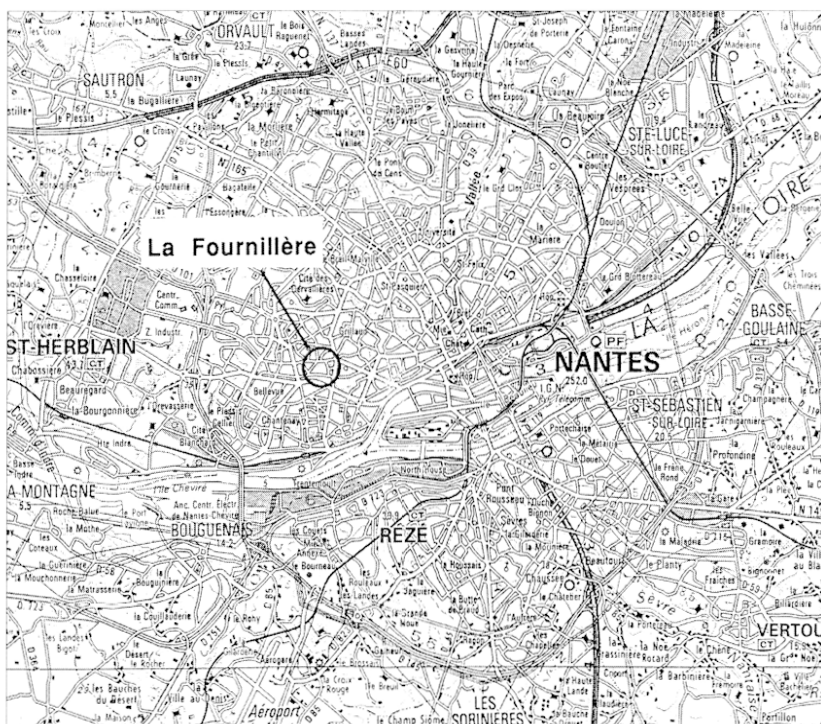
Situés au cœur même de Nantes, quartier pavillonnaire dense hérité de la période industrielle du XIXe siècle, à la lisière du centre de Nantes, les jardins de la Fournillère apparaissent comme une clairière dans la ville. Anciens jardins ouvriers privés, ils sont cultivés aujourd'hui par plus de soixante jardiniers, en dehors de toute réglementation. L'étrangeté de cet îlot de verdure ne peut s'expliquer que par l'existence d'un projet de voirie, aujourd'hui abandonné, ayant fait peser une lourde hypothèque sur ce terrain depuis le début du XXe siècle. Que ce vaste espace ait échappé à la logique implacable de la spéculation en fait un lieu particulièrement attachant, la singularité de son usage renforçant encore cette impression.

Au moment de la recherche, tout risque de construction est déjà écarté et la ville est seule propriétaire. Reste toutefois en question la vocation finale du sol. Un projet de jardin public pour les riverains du quartier existe, reposant sur le maintien d'un espace végétal mais il est paradoxalement remis en cause par la présence des jardiniers, majoritairement étrangers et résidant dans les grands ensembles HLM périphériques, perpétuant la vocation originare de ce territoire.

Le choix de ce terrain de recherche s'explique au départ par sa qualité d'analyseur de mutations plus fondamentales de l'histoire sociale faite de déclassements et de réinventions autour d'histoires familiales, migratoires, professionnelles et résidentielles spécifiques, mais un nouvel enjeu est finalement apparu autour du maintien de la pratique du jardinage et de ceux qui l'avaient portée dans la période de désinstitutionnalisation. Aujourd'hui, la Ville a entériné le contre-projet issu de ce travail. Il mêlera une centaine de parcelles de jardins familiaux municipaux et des cheminements permettant aux promeneurs de traverser l'îlot des jardiniers, inversant ainsi la hiérarchisation classique des espaces verts en ville.

Jardiner et tenir un journal de bord ont été pour la sociologue l'entrée sur le territoire pendant la première année. Quel que soit le côté un peu primaire et simpliste de ce travail très technique, qui consiste à se souvenir au

jour le jour de tous les faits sur lesquels on réfléchira ensuite, et justement parce qu'il n'est déterminé que par cette vocation de « pense-bête », écrit sans contrôle et



sans souci de publication, le journal de bord est un récit qui rend compte de la temporalité de la recherche, sorte de « procès-verbal » de la relation du chercheur à son terrain. Sa relecture donne le premier niveau d'analyse.³ Il raconte en effet la fin de la conquête du territoire par la dernière vague migratoire – l'affirmation du squat qui a finalement remis en question la planification urbaine.

1. Cet article est tiré d'une recherche intitulée : *La Fournillère, un lieu atypique pour une étude des jardins familiaux dans l'agglomération nantaise*. E. Pasquier, J.-Y. Petiteau (avec la collaboration de M.-P. Halgand et C. Cousin). Avril 1996. Ministère de l'Environnement. Direction Générale de l'administration et du développement. LAUA, École d'Architecture de Nantes.

2. Ce journal de bord a été écrit en dialogue constant avec Jean-Yves Petiteau.

3. Les journaux des grandes enquêtes ethnographiques continuent à nous interroger alors même que les travaux qu'ils ont inspirés peuvent être dépassés au niveau de la forme ou du fond : B. Malinowski : *Journal d'ethnographie*. M. Leiris : *L'Afrique fantôme*. G. Devereux : *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*. J. Favret-Saada : *Corps pour corps*.

Samedi 17 octobre 1992

Je circule à la Fournillère avec une copine. Un jardinier du bas du terrain nous interpelle, nous nous approchons. Il nous dit qu'il croyait que nous étions des jeunes (hommes) – je porte un blouson de cuir. Il dit : Des femmes c'est pas pareil. Ici on a toujours peur pour la fauche.

Il est marocain et s'est installé là il y a deux ans. Il a appris à jardiner avec un collègue français qui l'a pris « en stage » deux mois sur son terrain de la Contrie.⁴ Il est originaire de Casa-



blanca, en plein centre-ville et n'avait jamais jardiné. C'est pour s'occuper qu'il jardine et pour avoir une raison de sortir. Sa femme se moque de lui, elle ne vient jamais et ne voit pas l'intérêt d'un jardin. Il pense que s'il mettait des fleurs, ça passerait mieux à son retour. Devant sa cabane : deux chaises bistrot en tôle et cannage plastique, objets ramenés de chez lui... Rien à voir avec certains autres espaces où, au fil des années, bancs, pergolas, chèvre-feuille et rosiers forment un fouillis rendant l'approche des cabanes difficile. Il nous montre son persil dont il est fier : coriandre.

Il dit : Je trouve les graines chez un Juif qui vend aussi des casseroles près des ponts, mes navets sont plus beaux que ceux du Portugais d'à côté, trop serrés.

Je lui demande comment faire pour prendre un jardin, il me conseille d'aller voir le monsieur de l'association, qui vend du papier peint près du cinéma Le Concorde.

On y va, mon amie choisit du papier et emporte un rouleau.

Monsieur Caillaud est trésorier de l'Association des jardins familiaux. Je lui demande si je peux avoir un jardin, il sort un cahier où tous ceux qui attendent ont porté leur nom, adresse, surface demandée et taille de leur famille. Il me précise qu'on donne plus grand à un couple ou à une famille qu'à une personne seule. La liste est longue. Quand je précise que je veux un jardin à la Fournillère, il rit et me dit que le système est différent. Il m'explique : il suffit de commencer à bêcher un coin qui

paraît libre et voir si personne ne vient, puis il faut revenir et continuer jusqu'à ce que vous compreniez que vous pouvez y aller. Je lui explique que je ne veux pas de problèmes avec les autres jardiniers parce que je prends un jardin pour cultiver, mais aussi parce que

je m'intéresse aux jardins familiaux et que cultiver est un moyen de comprendre des choses.

Il s'enthousiasme en me disant que je vais être servie, qu'il se passe plein de choses et que lui-même trouve que s'occuper des jardins, c'est passionnant. Il fait en fait fonction de secrétaire et connaît la question à fond. Il me fait comprendre que je suis bien tombée et commence à raconter :

– son père qui l'obligeait à jardiner le dimanche ;

– lui, qui voyait ses copains partir se promener en vélo route de Paris et qui restait semer les haricots, il le faisait n'importe comment pour « emmerder » son père ;

– et puis, une fois marié, l'achat d'une petite maison à la campagne pour sortir les enfants, un voisin qui le pousse à jardiner ;

– il adhère par son intermédiaire à la JOF : Jardins ouvriers de France pour acheter ses graines, puis il devient correspondant pour Chante-

nay quand il emménage dans ce quartier ;

– la ville qui s'appuie sur les adhérents pour créer les premiers jardins familiaux de la Contrie ;

– la pétition contre l'expulsion de la Fournillère ;

– Claude Seyze⁵ et les jardins du Bois de la Musse ;

– les problèmes avec les étrangers qui en veulent trop, surtout les Portugais.

Je lui demande de venir avec moi à la Fournillère, il refuse...

Je complète les informations sur le cahier, si on me fait des difficultés il pourra peut-être intervenir mais je dois commencer seule.

Lui-même a un jardin à la Contrie mais il estime que ses responsabilités l'empêchent d'avoir le plus beau. Il soupçonne même les autres de toujours venir le déranger pour ça. Je crois qu'il pense que je vais me retrouver dans la même situation. Nous nous quittons, on se reverra plus longuement, oui il serait très content d'être interviewé.

Il veut me vendre une carte JOF qui me donne droit à des graines (il essaie de me tenter en me montrant le petit paquet de l'année), je pourrais aussi assister à une journée de formation le deuxième dimanche de février.

– Je vais réfléchir.

Dimanche 18 octobre

Promenade à pied dans le quartier, en route je rentre dans un jardin situé chemin des Pavillons et qui rejoint l'arrière des HLM de la ZUP de Bellevue. Un monsieur attend sur le trottoir, un autre semble sur le point de partir. Il a un jardin là depuis 5 ans, il est portugais. Il loue à une vieille femme logée chez les sœurs. A sa mort, le terrain sera d'après lui vendu à un promoteur. Il nous explique les vols, un portefeuille trouvé sur place, un suspect de Bellevue, l'immoralité à récolter sans travailler. Officiellement, il y a trois planches dans le jardin mais il y a des sous-locataires, surtout des Portugais qui remplacent petit à petit les Français trop

4. La Contrie, le Bois de la Musse : jardins familiaux municipaux situés dans l'Ouest de la ville.

5. Élué du canton.

vieux, malades ou morts. Au bout d'un moment, celui qui attendait sur le trottoir vient discuter avec nous, il s'appelle Fernandez, il est du même coin que son copain. Ils sont tous les deux depuis vingt ans à Nantes... Le jardinier, après avoir fait plusieurs boîtes dans le bâtiment, est rentré chez B., graveur. L'autre travaille dans le bâtiment. Je ne comprends pas bien où ils habitent, un en pavillon, l'autre en HLM... L'un des deux sort de son portefeuille une photo de sa maison au pays. Le jardinier parlait chercher des gravillons pour mettre au sol de sa cabane quand on est arrivées, pour ne pas rentrer du jardin avec des chaussures poussiéreuses.

– Oui, sa femme vient parfois le dimanche pour récolter.

Dimanche 25 octobre

Il pleut, je vais avec Michel, mon mari, commencer à travailler un morceau à la Fournillère, le terrain en angle le long du chemin du Seve⁶, côté rue de la Charrée. Au bout d'une demi-heure, il pleut, un Algérien (?) nous appelle pour qu'on s'abrite dans sa cabane, il est en costume. Il y a une banquette et un coin pour faire le café, un angle est occupé par les outils, des tomates en train de mûrir par terre. Le mur du coin repos est tapissé de plaques de carton Beghin Say (couvertures de boîtes de sucre non découpées)

– Vous travaillez chez Beghin Say ?
– ... ?

– La tapisserie !

Notre hôte se met à rire. Il travaille effectivement de nuit à Beghin Say. La pluie cesse, il vient voir notre terrain, dit que c'est possible, prend la pioche et montre comment faire. Il part faire son tiercé en frottant ses mocassins dans l'herbe.

Mardi 27 octobre

En sortant de l'école d'architecture, je passe voir notre jardin. Il fait très beau. Le terrain est plein de pierres, de morceaux de parpaings, comme s'il se trouvait à l'emplacement d'une maison démolie (je le vérifierai plus tard). L'Algérien arrive et me fait signe, il vient regarder le terrain sens dessus-dessous

et semble pensif. Il m'attire plus loin et là se poste devant un espace non défriché, et solennellement me serre la main

– Je suis Djamel, combien tu veux ?

Je comprends qu'il m'attribue une parcelle, je bredouille. Il arpente dans l'allée l'air interrogatif, montre quatre mètres environ. J'acquiesce.

– Pour la longueur, tu peux t'arrêter où tu veux, on verra : doucement, doucement.

Il m'explique la largeur des allées à respecter, me resserre la main et me demande si ça va et me précise

– Toi copain Djamel, si tu as un problème tu me dis.

Je comprends que je suis devenue jardinière à la Fournillère et je pense au marchand de papiers peints et vaguement à la sociologie... Il fait beau. Djamel a l'air très content, il est redevenu plus simple, moins officiel, me demande si je mettrai des fleurs

– Oui, peut-être.

Il semble me dire que j'y ai droit, je suis une femme. En partant il me serre la main pour la troisième fois en un quart d'heure et me dit qu'il est là tous les jours à midi, si j'ai besoin de quelque chose. Il me demande si j'ai un travail.

– Oui.

– Dans les bureaux ?

– Oui. (J'hésite à m'expliquer...)

– Alors va vite manger, il faut partir.

Il me fait des grands signes en s'éloignant.

Samedi 31 octobre

Neuf heures et demie : on commence à bêcher le terrain. Il y a au moins trois hommes qui travaillent déjà dans notre coin, ils s'interpellent et se rejoignent en zigzagant entre les parcelles. Au bout de vingt minutes, l'un d'entre eux s'approche, un Portugais. Il se présente en nous donnant son nom : Francisco S. Il vient construire sa cabane, il a des outils de couvreur dans un seau, les matériaux sont déjà arrivés dans le fond du terrain. Il a dû quitter avec d'autres son ancien jardin rue du Bois-Hardy dans le bas de Chantenay où ils construisent des pavillons. Je l'accompagne dans son coin, un copain portugais arrive pour l'aider. La cabane

semble en kit, en fait ils remontent celle d'avant. Il a apporté des poteaux pour clôturer tout l'angle du terrain, il redistribuera après des planches à l'intérieur.

– A des Portugais ?

– Oui.

Il me dit qu'il sait qu'ici aussi il risque un jour de devoir partir mais il a du temps parce que la ville n'a plus de sous. Il revient avec moi sur notre terrain, on rejoint Michel. Il nous explique qu'il est Témoin de Jéhovah et qu'il revient d'un grand rassemblement à Chartres. Il habite la ZUP de Bellevue. C'est sa femme, convertie il y a 5 ans, qui l'a converti à son tour, il y a deux ans. Il nous dit que beaucoup de Portugais de Bellevue se convertissent, déçus par le clergé portugais. Je lui demande ce qui se passe quand il rentre dans sa famille. Eh bien au pays, ils sont toujours catholiques mais ils se modernisent trop, et les émigrants ne s'y retrouvent plus quand ils rentrent. Il commence à nous vanter sa nouvelle croyance. Il est en France depuis vingt ans, son français est dur à suivre, sa fille est mariée à un Portugais, elle habite à Saint-Aignan-de-Grandlieu, ils ont acheté un pavillon sur vingt ans. Son fils est électricien, vit encore chez eux.

On commence à bêcher en enfouissant l'herbe, en fait on n'avance pas avec toutes ces visites et on n'a qu'une pelle pour deux, la fourche ne marche pas pour ça. La voisine qui habite le petit pavillon au bout de notre allée (Mme Bagrin) vient nous serrer la main. Elle se demande jusqu'où on a l'intention de cultiver parce qu'elle ne veut pas que l'on jardine près de sa haie pour qu'elle puisse accéder pour tailler ses arbres. Elle s'étonne de notre présence et nous explique que le terrain lui appartenait avant que la ville ne les ait expropriés, elle, son beau-frère et sa belle-sœur (maison d'à côté) et les autres maisons aujourd'hui rasées. Elle nous explique que nous devons laisser une allée d'un mètre de large et que

6. Chemin récent traversant d'ouest en est la Fournillère, tracé deux ans auparavant par le service des espaces verts de la Ville et préfigurant son réaménagement.

7. Usine nantaise de raffinerie de sucre.

nous devons aussi désherber à la hauteur de notre planche. Elle est contente qu'on soit là et nous explique qu'elle aime bien ses petits jardiniers, mais elle ne comprend pas pourquoi on les appelle des « mégrévins », elle ne trouve pas cela juste, ils ne sont pas tous mégrévins et il y a des Français aussi mégrévins. Elle donne parfois de l'eau potable à un Algérien (Djamel sans doute) qu'elle trouve très courageux. Elle nous fait comprendre qu'elle connaît bien les gens de la mairie, à qui elle téléphone quand quelque chose ne va pas.

Samedi après-midi

Je fais visiter la Fournillère à une copine qui vient d'acheter une maison rue Danton et qui pourra nous fournir des matériaux de démolition pour la construction de ma cabane. Celle de Francisco est bien avancée.

5 novembre

J'ai pris rendez-vous au service des espaces verts à la mairie, je veux savoir si les bulldozers ne vont pas arriver avant au moins un an. Je suis introduite par B., un copain qui travaille au service du DSU, auprès d'un des ingénieurs du Service. Je pense aux jardiniers et me sens un peu traître, j'explique ce que je veux faire et précise bien que je ne demande pas de collaboration et que je ne reviendrai pas les voir de si tôt. Évidemment, si un jour ils avaient besoin d'un expert avant la réorganisation de la Fournillère, on verrait...

Il semble bien comprendre, me confie le projet d'aménagement de la Fournillère en parc de loisir, d'octobre 1981, pour que je le photocopie, et appelle le directeur du service, à qui il explique mon projet. Lui aussi est curieux et intéressé, il m'explique qu'il est né à Pilleux, mon quartier, et qu'il a toujours connu la Fournillère, me parle des Bretons de son enfance et me fait parler sur les Maghrébins, il conclut à la similitude des affaires, Chantenay terre d'intégration ! Les deux hommes ont l'air bien contents de mon idée, j'insiste sur le fait que je préfère qu'ils ne s'en

mèlent pas pour l'instant, je ne souhaite pas qu'ils viennent me voir sur le terrain, s'ils veulent me parler je leur laisse mon téléphone professionnel. Ils comprennent, ne veulent pas me gêner. L'ingénieur m'avoue qu'il était déjà au courant de mon arrivée, Mme B., que j'ai rencontrée sur place, lui téléphone chaque fois qu'il y a du nouveau. Avant de partir, le directeur me rappelle pour me dire qu'il ne faut pas que j'hésite à leur demander des conseils en matière de jardinage : mon jardin doit être réussi.

11 novembre

On passe dans l'après-midi après avoir donné un coup de main au chantier de la rue Danton. Djamel défriche à côté de notre parcelle avec un grand Algérien âgé. Il demande à Michel s'il est content de sa nouvelle parcelle. Ils échangent quelques phrases en Arabe. Plus loin, une femme (algérienne ?) défriche également, elle est en robe longue, un homme (son mari ?) endimanché, fait les cent pas dans l'allée. Elle nous salue de loin mais son mari ne nous dira pas bonjour quand on passera à sa hauteur.

14 novembre

On arrive vers onze heures pour travailler. Djamel est là avec son copain, El Hadj, qu'il nous présente officiellement. On commence à bêcher. Très vite, ils viennent nous prêter un outil pour défricher. El Hadj montre à Michel comment faire. Michel reprend l'outil, l'autre rigole et lui remontre. Il reviendra une autre fois lui reprendre l'outil des mains sans rien expliquer mais en le forçant à faire et refaire le geste jusqu'à ce qu'il estime être le bon, le gratifiant tout en riant très fort d'une grande bourrade dans le dos. Pendant ce temps je bêche la partie déjà désherbée ; à chaque fois qu'El Hadj passe à ma hauteur, j'ai aussi droit à des grandes bourrades amicales contre lesquelles je dois résister pour rester debout. Francisco passe dire bonjour, sa cabane est finie, son terrain loti. Djamel vient régulièrement nous encourager :

– Petit, petit, doucement, doucement.

Et à chaque fois El Hadj reprend :
– Petit, petit, doucement, doucement.

A midi et demie, on commence à ranger les outils, ils rigolent trouvant qu'on n'en a pas fait lourd, ils ont l'air de rester sur place. Le vieux me dit qu'il est retraité et que son jardin c'est maintenant son travail. Devant la taille du terrain qu'il semble vouloir défricher, je pense qu'il va peut-être faire du commerce de légumes... Surtout qu'il ajoute qu'il a déjà quatre autres parcelles à la Fournillère et une cabane.

15 novembre

Onze heures, je viens seule bêcher la partie défrichée la veille, Djamel et El Hadj sont au boulot. Il y a du nouveau ; plus loin, Malek (un voisin dont je connais bien la femme) en tenue de ville commence à défricher, je vais lui serrer la main, j'étonne les autres : eh oui, on se connaît et on rigole de se retrouver là. Malek m'explique qu'il hésitait et que quand il nous a vu jardiner, il n'a pas supporté et a décidé de s'y mettre. Il venait souvent ici, les autres lui donnaient des légumes, des fèves pour le couscous. Djamel qui écoute, ajoute : il faut qu'il travaille maintenant. Ce sera la seule fois que je les verrai s'adresser la parole.

Je me fais mettre en boîte par El Hadj sur ma façon de bêcher, je n'enfonce pas la pelle jusqu'au manche ! A un moment, je lance une motte de mauvaise herbe et de terre sur le tas, trois mètres plus loin, il vient aussitôt me dire, sans rire du tout, que c'est une façon d'enfant, que je ferais mieux de lui demander s'il me manque un outil... Ils m'énervent. Au bout d'un moment, comme ils n'arrêtent pas de me donner des leçons, je rigole sur le mode : y a que moi qui soit née à Chantenay⁸, je les attends sur les carottes et les petits pois du même nom. El Hadj me dit alors qu'il est à Nantes depuis quarante ans, je suis battue il est plus vieux chantenaysien que moi ! Il y a une grande chaleur dans tous ces moments. On parle d'eux, comment ils sont arrivés en France. Ils racontent la ville s'arrêtait à

8. Chez mes grands-parents, à quelques centaines de mètres à vol d'oiseau.

Chantenay puisque c'est eux qui ont construit la ZUP de Bellevue, ils vivent en foyer : Jean Macé, Roche Maurice. Djamel est de Blida. Ils ne retourneront pas vivre chez eux.

Un troisième vient mettre son grain de sel, je pense un moment qu'il est français. Il critique mon bêchage, je retourne la terre trop loin ce qui forme une tranchée au fur et à mesure que je recule, il va chercher une fourche courbée et comble le trou. Je le remercie mais il ne s'arrête que quand il a fini d'aplanir. Il explique que le jardin c'est bien, quand il n'a pas le moral il travaille la terre et ensuite il est en forme, il a tout un discours assez poétique, il aime les arbres, il est en VTT et habite la ZAC de Preux où il a un autre jardin. A la Fourmillère il a un terrain dans la partie ancienne et il vient de prendre l'angle où se trouvent les arbres qu'il a commencé à tailler et à soigner. En fait il est algérien mais a très peu d'accent et est peu typé : Kabyle ? ethnologue ? Je me demande s'il ne m'observe pas comme moi je le fais...

El Hadj arrive aussitôt après qu'il ait fini pour me retourner à toute vitesse deux ou trois longueurs, il rit de sa rapidité et de son efficacité. Il est midi, cette fois c'est la débauche pour eux mais pas pour moi, décidément je suis toujours à contretemps. Ils vont se changer dans leurs cabanes et ressortent beaux comme des sous neufs, El Hadj porte un pantalon blanc, avec Djamel ils partent vers le chemin de la Charrée et se pressent, ils doivent prendre le pain. Ils me font de grands signes.

Mercredi 25 novembre

Je vais faire un tour en vélo avec Pierrot, mon fils. On arrive par la rue Marcel-Thil, quatre Maghrébins sont accroupis dans un carré fraîchement bêché, ils rigolent, sèment ? plantent ?



Personne dans mon coin. Djamel a commencé une cabane en bois avec des palettes à moitié enfoncées en terre sur trois côtés, il n'y a pas de poteaux si bien qu'on ne sait ni quelle taille, ni quelle hauteur elle fera. Les Portugais ont commencé une deuxième cabane et mis des clôtures maintenant bien visibles, la frontière algéro-portugaise s'affirme : talus fait de terre et d'herbe ! Il me semble que le bornage des terrains et la construction à partir des poteaux chez les Portugais sont dans la même logique : on sait tout de suite où les choses vont s'arrêter. Tandis que les Algériens tant dans le défrichage que dans la construction semblent partir sans savoir où ils vont s'arrêter. Les Portugais délimitent le terrain quand les Algériens semblent le grignoter (petit, petit, doucement, doucement) à partir d'un point de départ sans que les autres connaissent la fin. Eux le savent, la suite le prouvera. Je dois remettre en état l'outil pour désherber avant samedi, puis bêcher et égaliser la terre, je vais peut-être pouvoir planter : ail, oignons,

un pied de rhubarbe ? Je mettrais bien des fraisiers, j'y prends goût.

Samedi 28 novembre

Onze heures : on passe faire un tour, personne dans notre coin. Par contre les Portugais sont là, on va les voir. Il y a un nouveau en cote Devin-Lemarchand, portugais également. Il a délimité un espace autour des lauriers et nous explique qu'il va venir avec du matériel. Il pensait prendre le terrain entre Francisco et le bosquet mais quelqu'un a mis des poteaux pour signifier que c'était pris. Il nous explique qu'il va faire crever les arbres en coupant les racines, ils gênent pour la culture. Il avait auparavant un jardin à la sortie de la ville, les jardiniers sont expropriés parce qu'ils construisent une polyclinique. Il travaille dans une entreprise qui viabilise les terrains pour la ville. Il pense que le tout-à-l'égout fait à la Fourmillère, est un gros investissement et qu'après ça le lotissement ne va pas tarder. Quand ils mettront les eaux usées,

il n'y aura plus qu'à partir. On va voir le poète algérien, l'amoureux des arbres et de la terre, il fait vraiment intello. Je pense toujours à l'ethnologue. En tout cas c'est sûr, il a à dire sur le jardinage en général et pas seulement sur ses propres projets, c'est le seul à tenir ce type de discours. Il a nettoyé tout particulièrement ce coin par amour des arbres qui étaient en danger, il a une cabane et une parcelle dans la partie basse. Il discute avec le Portugais, ils se mettent d'accord à propos du motoculteur, le Portugais lui prêtera ou lui fera sa parcelle le même jour que la sienne. Un berger allemand saute sans arrêt en aboyant sur le mur de clôture, on a toujours l'impression qu'il va passer le mur. Le jardinier dit que si cela arrivait il le tuerait d'un coup de pelle, le Portugais nous raconte qu'en ce moment il travaille à Trignac et que souvent une femme lance son chien contre les ouvriers. Ils parlent entre eux de la méchanceté des gens, des problèmes des chiens français.

Djamel et El Hadj n'arrivent pas, la cabane est en plan, ils n'ont plus de matériaux d'avance. On passe chez nos copains de la rue Danton pour récupérer des tôles plastiques que l'on dépose à côté de la cabane en chantier.

Dimanche 29 novembre

Je viens bêcher, personne.

Michel et Pierrot me rejoignent, on avance bien. L'amoureux des arbres passe en VTT, va voir son coin et revient nous saluer. Il nous redit qu'il habite un pavillon où il a déjà un jardin, et maintenant il en a deux à la Fournillère. Il explique qu'il jardine depuis dix ans et ne peut plus s'en passer. Je lui demande ce qu'il cultive : il a des fèves et de l'ail... Il attend encore un peu pour les oignons, puis il mettra des petits pois, des haricots, des tomates. Il ne supporte pas de voir un jardin mal tenu. Il achète ses semences au marché parce que c'est moins cher, l'ail aussi, il ne va jamais dans les grainetiers. Il est content qu'on ait pris un jardin, il prend la fourche et nous retourne 2 m² à toute vitesse, comme s'il ne pouvait pas résister. On discute encore un peu et il repart en nous faisant de grands signes.

Samedi 5 décembre

16 heures, nous passons chez le grainetier de la rue de la Convention. On lui achète une tête d'ail et 150 grammes de petits pois à rames de Chantenay. Il nous précise qu'on les sème normalement à la Sainte Catherine, le 25 novembre. Je sais que nous sommes en retard ! Je lui explique que nous venons de nous installer à la Four-

au marché pour l'ail par exemple, ou faire ses semis chez soi, récupérer ses graines d'une saison sur l'autre ou encore s'échanger les surplus entre jardiniers. Les grainetiers sont pour eux des voleurs. Leclerc c'est mieux.

Nous arrivons au jardin, Djamel est en train de construire la cabane. Il savait que c'était nous qui avions déposé les tôles plastiques, il nous remercie. Mais il lui en manque encore



Parcelle et cabanes de la Fournillère.

nillère. Il nous dit alors son dépit : autrefois, avant les expropriations, tous les jardiniers de la Fournillère étaient clients chez lui. Aujourd'hui ils sont tous partis, nous dit-il. Il parle de la Fournillère (à moins de cent mètres d'ici !) comme un espace abandonné alors que près de soixante-dix jardiniers travaillent d'arrache-pied. Daniel Pinson⁹ m'a fait récemment la même réflexion quand je lui ai un peu parlé de mon travail. Sans doute qu'à un moment les jardins ont en partie été abandonnés. Je lui demande s'il lui arrive d'y aller. Il reste évasif. Sa clientèle était française et les étrangers d'après ce qu'ils en disent vont se fournir ailleurs (Leclerc, marché, échanges...) d'où le vrai changement pour lui. Ce que je n'arrive toutefois pas à comprendre c'est s'il connaît la présence des étrangers ou s'il la nie...

Djamel, Malek et le poète nous ont déjà dit de ne pas aller acheter chez lui : trop cher, qu'il vaut mieux se fournir

une pour le toit qui ne serait pas percée, ce qui n'est pas le cas de celles qu'on a amenées puisqu'elles ont été dépointées, il lui manque aussi des pointes... Nous passons prendre des matériaux rue Danton, Djamel a son compte, Michel l'aide pour le toit. Je lui demande pourquoi il n'était pas là la semaine d'avant. Il nous dit qu'il a descendu un camion en Algérie : business ! Il ne l'a pas vendu parce que la loi sur les émigrés l'interdit (?). Il nous dit que ça va très mal là-bas : des militaires à tous les carrefours, la police qui n'ose plus sortir, le couvre-feu. Il dit qu'on se croirait pendant la guerre avec les harkis et les autres...

Sa femme est à son tour partie pour 8 jours mais on ne comprend pas bien

9. Enseignant à l'école d'architecture au moment des faits, auteur de l'ouvrage : *L'indépendance confisquée d'une ville ouvrière : Chantenay*, Nantes, ACL 1982.

s'ils sont partis ensemble et si elle est restée ou si elle est partie après son retour, toujours est-il qu'il doit s'occuper des enfants, il en a cinq, quatre garçons et une fille : vingt, dix-huit, dix-sept, quatorze et onze ans. C'est dur.

En fin de journée on va au café des Tilleuls, rue de la Convention, avec Djamel, boire un coup pour fêter la fin du chantier. En rentrant il a l'air gêné, son « chef » (contremaître ?) est là. On reste au bar, je prends un galopin, M. un muscadet et lui un café. Il nous dit que son chef l'aime bien. Ce dernier vient nous serrer la main et tapote la tête de Djamel en lui parlant comme à un enfant, nous sommes très gênés pour lui. On parle travail, Michel lui dit qu'il fait du théâtre, Djamel accuse le coup et finit pas dire : ah, c'est bien, bon travail, si, si, mieux que les autres...

Dimanche 6 décembre

Onze heures. On finit le défrichage. Le Portugais « Devin-Lemarchand » est arrivé en même temps que nous avec un camion jaune dont il sort un motoculteur et deux garçons : treize et huit ans à peu près. On ne se parlera pas, il ne cherche pas du tout le contact et travaille sans cesse.

On a apporté une vieille porte, elle est à la dimension. On continue à bêcher. Il pleut. On plante l'ail et on sème les petits pois. Une copine passe avec ses enfants.

Djamel arrive en tenue de ville, il nous dit qu'il a fait la grasse matinée et qu'il a dormi comme un bébé. Sa vie de célibataire a l'air de lui plaire, d'ailleurs il se met à bricoler en montant sous la pluie sur son toit sans se changer, il nous rappelle qu'il n'y a pas de problème parce que sa femme n'est pas là. Il fixe les tôles du toit en entassant dessus tout ce qu'il a sous la main : pierres, tuiles, barres de fer, grosses branches taillées dans le bosquet. On laisse pour la première fois nos outils dans sa cabane en partant : rires et satisfactions réciproques d'être enfin installés. Il a prolongé sa cabane par un auvent, il évoque l'été et l'ombre, le repos mérité après ce travail de défrichage... Des visiteurs de Mme Bagrin passent avec une boîte de gâteaux et

une bourriche d'huîtres, la femme nous interpelle :

– Alors retour à la terre ?

Nous ne ressemblons pas à de vrais jardiniers, je m'en doutais...

Mercredi 9 décembre

Florence Weber et Manuel Pluvillage¹⁰ sont à Nantes. Nous arrivons ensemble à la Fournillère vers midi. Djamel bricole la cabane, je les présente comme des amis parisiens travaillant sur les jardins et venus voir la Fournillère.

Djamel nous explique comment il a l'intention de doubler sa cabane avec des petites plaques d'isorel qu'il va pointer à l'intérieur pour isoler du vent pour ses siestes. Il en a un grand nombre, elles sont toutes sur le même modèle : neuves (perruque...). Il viendra dormir là l'après-midi parce que l'appartement est trop bruyant. Il a défriché tout le tour de sa cabane et sous le bois, il veut installer une table et des bancs. Il est question de merguez, de repas en famille... Il nous parle de son coin en Algérie, quand il était jeune il taillait les vignes chez les Français. Il sort un papier pour figurer une carte de l'Algérie, il situe la mer, la montagne et Alger. Non, il n'est pas kabyle mais je ne comprends pas bien d'où il vient exactement. Le papier qu'il a sorti est le bulletin de vote pour les prud'hommes, c'est un bulletin FO.

Il dit : J'ai voté ce matin.

Moi : T'as pas voté FO ?

Lui : Non, j'ai voté ouvrier.

Il m'attire un moment pour me dire que Malek n'a rien fait pour la cabane et qu'il ne pourra donc pas l'utiliser même provisoirement. Je comprends de plus en plus que c'est sa cabane et que nous aussi on ne pourra l'utiliser que provisoirement. L'idée de la cabane collective correspond à la période de travail collectif de défrichage, mais jamais rien n'est dit avant, je comprends les choses au fur et à mesure. Dans le doute, il a gagné tous ses matériaux. Je lui dis que je ne vois pas comment Malek pourrait récupérer des matériaux puisqu'il est en invalidité. Lui, a ramené les palettes et l'isorel de son usine et le reste vient du chantier de la rue Danton. Il ajoute que pour autre chose, Malek

sait très bien se débrouiller. Le conflit monte entre ces deux-là et je me demande comment je vais m'en sortir.

Manuel critique mon bêchage trop fin et mon ail qui n'est pas assez profonde. Djamel rigole avec lui. Florence trouve mon jardin trop petit, elle pense que je devrais aller jusqu'à l'arbre, elle pense qu'on va devoir construire une cabane et qu'il faut donc prévoir son emplacement.

On traverse la Fournillère pour aller déjeuner, Djamel nous accompagne, il reparle de son récent voyage en Algérie. Il explique qu'il est revenu en avion, il énumère les aérodromes. Il dit qu'il est allé chercher son argent : 7 000 francs dans un fauteuil ! On comprend qu'il loue un camion pour transporter des matériaux, Djamel, OS de Béghin-Say, est un entrepreneur et le fait savoir aux Parisiens. Il sort son portefeuille, montre des dinars.

Nous passons près de son ancienne cabane près du puits, il l'ouvre et monte un paquet d'oignons prêts à planter, achetés, vu l'emballage. Il me montre que la porte est foutue : est-ce que je pourrais en avoir une pour lui ? Je commence à le trouver un peu gonflé.

Manuel s'étonne de la quantité de coriandre, on en goûte...

On visite le terrain de boules, la mare : le circuit touristique de la Fournillère. Déambuler entre les seules parcelles et cabanes n'est pas si évident tandis que là il y a comme quelque chose de public à montrer. Enthousiasme général !

En passant à côté du jardin du Marocain, je leur explique ce que je sais de lui :

– Un urbain débutant initié par un Nantais. Il a un châssis en dur et un tunnel plastique sous lequel pousse du coriandre. Manuel s'étonne de l'utilisation de cette technique sophistiquée pour cultiver quelque chose qui pousse si facilement sans ça.

On va manger au restaurant ouvrier de la rue des Renardières et on refait le tour par la rue Danton. On rentre de nouveau par la rue de la Charrée. On

10. Florence Weber, sociologue, est chercheuse à l'INRA, Manuel Pluvillage est un de ses étudiants, historien, spécialiste du jardinage.

aperçoit Malek qui travaille, je fais un geste. On fait le tour par la parcelle du poète. Les terrains le long des maisons semblent aussi retenus, un sillon qu'on croirait fait à la charrue les délimite. Manuel et Florence s'étonnent de l'endroit choisi par le poète : le fond de parcelle en tôles et le chien enragé sur le mur. Je leur explique pour les arbres.

Le Portugais a fini de passer son motoculteur chez lui et chez le poète.

On visite la parcelle de Malek, il a beaucoup travaillé et son terrain en angle contourne le bois par derrière. Il nous explique l'emplacement de sa future cabane et me rouspète : j'aurais du prendre le terrain à côté de chez lui, on est à l'abri des regards. Nos motivations sont évidemment bien différentes. Je lui présente Florence et Manuel comme à Djamel et c'est l'occasion de lui redire que les jardins m'intéressent aussi pour mon travail de sociologue. Il me prend à part pour me parler de Djamel, il ne le connaît pas bien, ne sait pas où il habite, que je ferais décidément mieux de venir avec lui. Il attend Zohra et les enfants et montre bien devant les visiteurs que je connais sa famille. Il explique qu'il a eu un jardin quand il vivait dans son pavillon de Preux avec sa précédente femme qui est française et que j'ai rencontrée



une fois chez lui. Avant en Algérie : non il n'avait jamais jardiné. Il en profite pour dire que les autres Algériens étaient des paysans et pas lui.

Il admire par contre le travail des Portugais. Il insiste sur le fait que mon jardin est trop petit et que je dois imposer à Djamel d'aller jusqu'à l'arbre. Il essaie de me faire dire que Djamel m'empêche de prendre plus grand alors que ça n'est pas le cas. Il dit

aussi que Djamel devrait évacuer ses saletés : le tas d'herbe. Je lui dis que mon herbe est avec ! Il insiste sur le fait que je devrais border tout de suite le terrain, mettre une limite. Malek parle de sa première femme française, je lui pose une question qui laisse entendre que je sais qu'il a été marié avant en Algérie, il résiste tout en avouant assez fièrement qu'il a été marié trois fois.

Samedi 12 décembre

Je vais seule vers 10 heures. Djamel est en train de poser ses petites plaques d'isorel de 20 X 40 pour isoler sa cabane. Je prends mes outils mais je change de chaussures dehors malgré la pluie. D'être seule avec lui ne me met pas très à l'aise, ni lui d'ailleurs. Je vais bêcher ce qu'on a défriché la dernière fois.

Francisco plante des choux en limite de clôture.

Je négocie définitivement avec Djamel la limite de ma parcelle parce que j'arrive à notre tas commun d'herbe. Il est d'accord pour que je prenne 4 mètres de plus mais par contre l'arbre est à lui ! Il m'explique que Malek, qui a un temps utilisé ses outils, va faire sa cabane et être enfin autonome. Je lui dis que je vais peut-être en faire autant et il en profite pour dessiner au sol son emplacement ! Il est clair qu'après le défrichage, les prêts d'outils et le temps des cabanes collectives, c'est fini ! La période des pionniers se termine, chacun rentre dans sa parcelle.

La frontière algéro-portugaise est de plus en plus nette : talus fait de pierres, terre et branches¹¹.

Djamel insiste pour que ma cabane soit dans son coin, il me montre l'allée qui permettra de desservir ma cabane et son terrain. Il semble y avoir pensé depuis longtemps.

Samedi 19 décembre

Je vais faire un tour. Un nouveau jardinier en cote Devin-Lemarchand, dans le terrain juste à droite du mien, est au boulot. Je reconnais l'homme (un Algérien) qui m'avait dit, l'une des toutes premières fois où j'étais venue pour

chercher un terrain, qu'il était interdit de s'installer là.

Malek est là qui réexplique son plan : il a apporté de quoi faire sa cabane : planches et portes d'une rénovation de magasin de la rue de la Convention, un copain à lui. Il montre un rouleau de fil téléphonique qu'il compte utiliser pour clôturer sa parcelle qui ne sera finalement pas accessible directement mais par derrière le bois, il a condamné l'autre accès à cause des autres (Djamel, El Hadj), avec qui le conflit s'aggrave. Djamel a installé un sommier dans sa cabane pour y faire la sieste. Le Sétifien, installé près du puits, un de mes voisins avec qui j'échange souvent un mot et qui est finalement le seul à avoir déjà cultivé une saison avant nous de ce côté du chemin, vient nous parler. Il nous dit que sa terre est mauvaise mais qu'il a déjà eu des légumes, dont du maïs. Il explique qu'il le fait griller sur sa gazinière, il peut pas faire autrement puisqu'il vit en HLM, et qu'ensuite il le passe sous l'eau et le sale. Il mange sa mixture le soir après dîner « comme des cacahuètes » et ajoute sans cesse « ça fait du bien » et « y a des vitamines », il rit tout le temps. Je dis : je croyais que c'était les Américains qui en mangeaient (rire). Il habite en HLM, au Breil-Malville¹² mais précise : dans une société anonyme pas à l'Office public !

Nous discutons, en partant du jardin, avec un autre Algérien installé depuis longtemps dans la partie ancienne, son jardin est l'un des plus beaux. Il montre ses fèves, son ail qu'il plante toujours à la Toussaint, les petits pois de Chantenay. Il a un autre jardin à la Bottière, il habite aux Dervallières et circule entre chez lui et ses jardins en bus (je le vois presque tous les matins à l'arrêt du bus quand je pars à l'école). Il sera en retraite dans un mois ! Il a travaillé dans le bâtiment depuis 54. Il dit que ses pois vont monter à deux mètres et que quand sa femme viendra pour la cueillette, on ne

11. Il disparaîtra quelques semaines plus tard, intervention de la Mairie ?

12. Grand ensemble qui fait face aux Dervallières, sur l'autre rive de la Chézine.

la verra pas dedans : rire. Il craint l'arrivée du gel. Je lui parle de ses châssis, il dit qu'il a essayé mais que ça n'a rien donné, il va les enlever.

Dimanche 20 décembre

Je vais faire un tour dans l'après-midi, mon voisin a bien avancé. Djamel a planté des oignons au pied de « son » arbre ! Malek a commencé à planter.

En allant vers la mare je discute avec un jeune Noir (antillais sans doute). Il dit en soupirant : Quel boulot ! J'y connais rien, ils critiquent j'en ai marre. J'habite rue des Sables-d'Olonne.¹³ Tous mes voisins me disaient : Prends un jardin ! Mon voisin laissait le sien, il me l'a donné avec sa cabane, je lui ai ajouté un auvent. J'étais obligé de prendre. J'ai récolté seulement des tomates l'année dernière et mes poireaux ne sont pas beaux. J'ai fait un châssis plastique, on m'a dit c'est mieux pour la menthe, mais je sais pas si c'est vrai. C'est dur le jardin, ça faisait trois semaines que j'étais pas venu, je sais pas si je vais venir encore et les autres m'énervent à toujours venir faire leurs commentaires.

En semaine je pars à six heures et je rentre à dix heures le soir, alors je ne peux pas venir en plus, je fais du sport tous les jours. Je ne l'ai jamais revu.

Dimanche 10 janvier 1993

Malek avance, il entoure petit à petit sa parcelle et construit sa cabane. Il me demande de plus en plus de la partager avec lui et veut que nous prenions ensemble un plus grand terrain en empiétant sur celui de Djamel. Il fait allusion aux enfants et à nos conjoints qui pourraient venir ici si on faisait ça ensemble. Je tiens bon. J'apprends par Michel que le Sétifien est au chômage, il l'a vu à l'Assedic qu'il fréquente lui-même en tant qu'intermittent du spectacle, alors qu'il dit être salarié et vient au jardin après cinq heures seulement.

Dimanche 24 janvier

Djamel nous fait visiter sa cabane, il a ajouté un espace pour les outils, séparé de son coin repos, un lit et de quoi faire du café et du thé sur une chaise, en fermant l'ancien auvent. Il a défriché la moitié du petit bois et a mis des clôtures partout. On se fait rappeler à l'ordre pour nos absences répétées.



Malek arrive après le départ de Djamel pour faire ses commentaires à son tour. Il reparle encore de la taille de notre jardin, du partage de sa cabane. La lutte entre Djamel et Malek par rapport à nous est sévère. Michel lui dit qu'on va faire notre cabane sur notre parcelle et que 100 m² nous suffisent ! Il s'énerve un peu ! On décide de la construire le samedi suivant. Malek est accompagné d'un Algérien qui nous dit tout de suite son âge : cinquante-neuf ans. Il a un petit terrain à la Fournillère et est propriétaire à Preux, c'est un ancien voisin de Malek. Il a aussi une maison en Algérie. Il est en retraite depuis un an, il a deux enfants. Un fils de trente ans, ingénieur et une fille mariée à un Algérien qui vit là-bas. Il vit six mois ici, six mois là-bas, Il dit : Quand j'en ai marre d'un pays, je

change ! Il a travaillé toute sa vie comme OS dans le bâtiment et semble tout à fait conscient de me donner tous les éléments pour que je constate sa réussite. Il a passé sa vie à travailler : sur les chantiers et dans ses maisons. Lui, trouve notre jardin assez grand, il est le seul, il cherche vraiment l'alliance.

Malek dit que maintenant qu'il a un jardin en France, il faut qu'il s'achète un

terrain en Algérie pour y avoir aussi un jardin. Il ajoute qu'il n'a plus que six ans à tirer ici avant sa retraite et qu'après il vivra sur les deux pays aussi.

Samedi 29 janvier

Construction de notre cabane, on a amené les matériaux de la rue Danton. Des copains sont venus nous aider, avec les enfants. Il fait très beau. Un groupe d'Algériens s'affaire plus bas autour de la reconstruction d'une cabane en tôles bleues et du prolongement d'une autre avec des portes de caves d'HLM sur lesquelles on peut lire les anciens numéros et où les bombages fluos ressortent... Les Portugais construi-

13. Cité HLM du quartier.

sent aussi. El Hadj vient nous donner un coup de main. On pique-nique sur place. Djamel est avec le groupe d'Algériens et reste à l'écart. Le Sétifien vient sans cesse réclamer des matériaux. Avec Malek ils nous aident pour le toit. Ils sont hyper directifs et font comme si Michel était totalement inapte, ce qui l'énerve. Sa position « en second », mari de la sociologue, du fait de l'enjeu réel de notre présence, n'est pas facile à tenir en pays méditerranéen ! Les Algériens passent faire leurs commentaires : parcelle trop petite ! cabane trop petite ! Ils ont pris pour la plupart de tels terrains qu'il semble que la taille du nôtre les mette mal à l'aise. Les seuls Français du coin demandent trop peu, ce qui les rend très illégitimes...

Samedi 13 février

14 h 30 : personne. Je commence à bêcher pour planter les oignons. Ma voisine algérienne arrive avec une autre femme et trois enfants. Elles ont l'air désolé et parlent en Arabe tout en me tendant visiblement une perche. Je leur demande ce qui arrive. Elles ont oublié la clef de la cabane qui en fait est celle d'El Hadj, où elles mettent leurs outils. Je sors les miens pour qu'elles en disposent. L'après-midi passe ainsi, on échange sans cesse les outils. La plus grande m'explique qu'elle a eu un accident de voiture, elle a bousillé sa 504, elle ne peut la faire réparer, elle n'était plus cotée à l'argus, c'est pour ça qu'elles sont en bus. Depuis elle perd la mémoire et est déprimée. Sa fille a onze ans. L'autre femme, que je n'avais jamais vue, est veuve depuis sept ans.

Elle habite aussi aux Dervallières et a deux filles de neuf et dix ans. Elle est originaire du Constantinois où ses parents étaient agriculteurs. Son père est mort et sa mère est malade et ses frères ont laissé tomber le jardin de la ferme ce qui la désole : ah, si elle était là-bas, elle le ferait !

Plus tard Malek arrive en famille.

Mes voisines viennent un moment me dire qu'on est bien sans les hommes : On est plus tranquilles ! Elles me demandent en riant s'ils m'embêtent aussi : faut faire comme ci, pas comme ça ! Je dis en riant que oui. L'une me dit : Toi Française, nous Algériennes, mais on est des femmes et tu jardines comme nous, elles montrent que je me mets comme elles, accroupie de temps en temps et que j'utilise un petit outil alors que les hommes sont toujours debout. Elles sortent des dattes, on s'assoit par terre pour goûter avec les enfants, Pierrot est ravi.

Dimanche 14 février

Michel vient terminer le sol de la cabane : deux palettes. Je bêche la fin. Djamel a mis une clôture symbolique entre nous, en construisant la cabane on a abîmé deux pieds de fèves ! Je vais chercher de l'eau au puits pour arroser. Malek arrive et nous explique que le Portugais et Djamel se sont fait rappeler à l'ordre par la mairie à cause des arbres. Djamel a en effet détruit un tiers du petit bois et le Portugais réussit de mieux en mieux à faire crever les lauriers ainsi qu'un beau camélia. Quand à mon voisin de droite, pour détruire les chenilles du pin, il a carrément scié de grosses branches, le pin

est un peu esquiné mais y a plus de chenilles ! Malek triomphe : Tu vois le petit (Djamel) est un con ! Je te le dis sans cesse. Il dit qu'il s'est arrangé avec un Marocain, un grand que j'ai déjà aperçu dans la partie ancienne, pour prévenir la mairie...

Je lui dis qu'il a l'air content des problèmes de nos voisins avec la mairie et il avoue que oui. Il me demande mon avis. Je dis que je m'en fiche un peu des arbres mais je crois que les jardiniers n'ont pas intérêt à se faire remarquer par la ville s'ils veulent qu'on nous laisse le plus longtemps tranquilles ici. Il me dit aussi qu'il ne supporte pas que Djamel fasse la loi, il remet ça avec Djamel qui m'aurait empêché de prendre plus grand : il n'y a rien à faire pour lui faire comprendre, ma relation avec Djamel lui est insupportable et il essaye par tous les moyens de la casser. Je résiste. Il me dit que c'est El Hadj et Djamel qui ont bouché l'accès direct à son jardin et non pas lui comme je le croyais.

Dimanche après-midi, le Sétifien est là. Il fabrique un châssis pour semer des piments, je ne vois pas comment il va tenir ce châssis, effectivement il s'envolera la semaine suivante. Il me réclame encore des matériaux je lui dis plus clairement cette fois, que la réserve est épuisée, ce qui est vrai ! Malek est là en famille. Je me balade dans l'autre partie et tombe sur Djamel qui bêche un terrain : pour un copain malade ! Il a l'air un peu gêné. Depuis quinze jours, il déserte mon coin : conflit avec Malek, affaire du petit bois, je maintiens la relation, ce qui a l'air de lui faire plaisir.

Élisabeth Pasquier

> *Élisabeth Pasquier* enseigne la sociologie urbaine à l'École d'Architecture de Nantes, membre du Laboratoire Architecture Usage Altérité. Depuis 1993, elle travaille sur le territoire de la Fournillère avec **Jean-Yves Petiteau**, ingénieur CNRS, également membre du Laboratoire Architecture Usage Altérité. Un atelier expérimental regroupant sociologues et architectes a été créé autour de cette recherche et du projet de « ménagement » qui en découle, en dialogue avec **Michel Marié**. **Bernard Renoux** est photographe. L'article rend compte du point de départ d'une collaboration où le dialogue n'est pas seulement un ajustement entre chercheurs mais construit le référent scientifique sur lequel repose la problématique.